

# Ode aux pauvres

Avant le poème  
il y a ce qui est  
inadmissible  
Ode aux pauvres

Ce qui est inadmissible dans notre pays, ce n'est pas la pauvreté matérielle. Celle qui peut être étape supportée et qui par un espoir réalisable ou une amélioration de la vie matérielle est vécue par des millions de gens.

Ce qui est inacceptable c'est la pauvreté entretenue, précautionneusement arrosée et protégée ; celle qui n'est que survie sans progrès envisageable, celle qui masque sa pérennité dans des discours lénifiants de développement à venir, celle qui ne garde aucune porte ouverte. La pauvreté due aux salaires misérables qui n'autorisent que l'achat de rations de survie en guise de repas, qui permet à peine l'ajustement de planches et de tôles de seconde main en guise d'habitation, et ceci pour que l'enrichissement des autres soit le plus rapide et le plus important possible.

Cette pauvreté-là heurte la conscience. Elle doit être combattue par des lois du travail, par des lois sociales et ces lois doivent être votées par des assemblées.

La Nouvelle Calédonie ne peut pas, ne doit pas accepter que s'installe et perdure une pauvreté programmée, entretenue légalement, qui n'est pas un moment de la vie mais un destin irréversible, inscrit dans la règle sociale.

Nous ne pouvons accepter que le Pays de demain, aujourd'hui, s'érige en préservant en lui cette misère qui fait qu'un père de famille, travaillant quarante heures par semaine, ne puisse décemment nourrir ni loger sa famille, ne puisse penser ni croire que, peu à peu, son sort va aller en s'améliorant.

Il y a au premier regard

Que la boue  
Lorsque tout est passé  
Il reste la boue mouillée  
Avant pendant après toujours  
Toute la nuit

La boue est le rêve  
Qui tue le rêve  
La boue est le futur

D'abord il y a ceux qui vivent  
vivent en vitesse  
par à-coups, au rythme des voitures,  
voitures passent à toute vitesse  
à quelques mètres à peine,  
une centaine,  
pour donner le déclic de se lever  
à ceux qui se sont installés  
entre quatre tôles de récupération  
rouillées avec des trous  
qu'on a bouchés avec de la boue  
séchée mélangée de paille,  
eux qui s'assoient  
pour le repas du midi  
le cul par-terre,  
à l'ombre chétive des faux-poivrier,  
arbres ne dissimulent rien  
des nuages sombres  
installés

au-dessus des cabanes.

Vivre c'est pour dire simplement  
quelque chose d'indicible  
autrement.

Mais à bien y regarder,  
à bien entendre leur chants,  
leur brutale ivresse,  
c'est de survivance dont il s'agit.

Courte survivance  
avant de rejoindre ceux qui ont cessé  
d'entendre les sirènes,  
ambulances et flicaille mêlées,  
cessé de renifler  
l'odeur d'essence,  
mercedes coleman mêlées,  
tout en se contentant depuis le réveil  
d'odeur de marécage.

Eux,  
parlent entre eux,  
lorsqu'ils le peuvent encore  
de la prochaine douzaine de bière,  
qui sera bue  
comme autant de Sang du Christ,  
pour renaître au monde  
propre et sanctifié,  
pour ainsi dire, à nouveau fils de Dieu.

Ils survivront certainement  
en croyant ferme et fort  
au jour qui se lève,  
apportant posées sur le soleil  
la certitude de la victoire au bingo,

la fin de la galère,  
de la couverture insuffisante  
en juin juillet août,  
la fin de la gamelle de riz sans chop-soy,  
accompagnée seulement, pain thé citronnelle,  
la fin de la boue  
à la première pluie, même boue quand le gosse  
oublie de fermer l'unique robinet.  
La fin de l'attente  
de l'oxygène dans chaque respiration promise,  
solde de compte,  
le soleil est trop fort.  
Ils ne sont plus à sa mesure ;  
lui accélère  
eux l'abandonnent,  
le matelot résiste à la tempête  
eux ne sont touchés ni par la vague  
ni par le vent.  
Les bingo sont passés  
dix heures du matin,  
le vocabulaire diminue  
le premier verbe à décamper,  
croire  
le suivant à décamper,  
attendre,  
autant en finir au plus vite,  
rejoindre ceux qui crèvent  
à petit feu j'aimerais dire,  
en réalité  
crèvent d'un coup par effondrement  
de la cage thoracique  
sur le cœur.  
Aujourd'hui en plein midi

quand les voitures ne passent plus  
ne tournent plus autour du rond-point,  
quand la vie se clame dehors,  
hier alors  
c'est tout comme  
c'est égal c'est la même chose  
vivre et crever tout comme aimer.

Rien  
rien  
nothing  
ne naîtra jamais  
fatras, bordel de bruit et odeurs d'amour  
dans la poussière,  
l'amitié vite partie,  
les montagnes n'existent pas  
ni Dieu par-dessus.

Je dis  
qu'ici  
elles n'existeront jamais  
pas le temps  
no time,  
seulement le vide,  
celui qui n'est pas le tao  
l'impuissance  
l'incapacité,  
du non vouloir  
non pouvoir,  
même pas le vide  
du non  
gigantesque non  
révolutionnaire et bolchevik ,  
non

qui fait qu'enfin  
at  
the very end  
we are free.

Impossible de suivre la rivière  
parce qu'il n'y a  
rien  
à irriguer,  
les peaux le plus souvent  
brune et noire  
n'ont rien planté dans la boue,  
tant mieux,  
rien n'y pousse  
à l'ombre de rien,  
à part les empreintes  
des hommes déjà morts,  
revenant périodiquement  
rire la nuit à l'oreille des enfants,  
qui de rien  
n'ont peur,  
de rien  
ne craignent les coups,  
eux-mêmes durs au mal  
quand pieds nus franchir le borbier,  
c'est comme  
manger le bœuf et le pain d'une seule traite.

Hourra  
la montagne taoïste  
est présente ici aussi,  
c'est une usine métallurgique,  
qui crachent ses nuages gris

plus vite que Han Chan ses nuages blancs,  
hourra hourra nous survivrons,  
et irons au paradis bouddhique,  
car avec tant de douleur minimalistes  
du quotidien,  
la roue du karma sera achevée,  
tuée,  
« instant karma »,  
chantons sous la pluie en chœur  
le gain du ciel,  
à l'ombre de la Métallurgie dynamique.  
Hourra hourra nous allons  
à l'ombre de la croix  
à la rencontre de la Vierge,  
sur la colline  
elle tourne sur elle-même,  
parcourant le Vaste Monde  
rassemblé à ses pieds,  
nos pieds sales et écorchés.  
Non rien  
nothing really  
ne nous est interdit  
de tout,  
nous obtenons tout,  
même la halo de sainteté couleur bleu pastel  
lorsque le vent d'ouest porteur de fumée grise  
domine et contourne nos têtes  
sous la lune.

Je disais au début,  
ceux qui vivent  
au début du jour au début de la nuit  
leur vie identique,

nul océan n'est avec eux  
ses marées et sa houle  
ses vents son odeur ses incertitudes,  
nulle beauté no rock'n'roll  
aucune respiration aléatoire,  
aucun devenir,  
le rien encore.  
De ceux dont j'aime à parler  
avec amour et pitié,  
nights and days  
it's just the same we must sing  
throughout the twenty four hours  
of the big day,  
traitement méprisable  
avec mépris être traité,  
« comme le Québec par les Etats Unis »  
chante le chanteur,  
comme le chemin de terre  
par l'autoroute à péage,  
les pieds nus par la caillasse  
avec mépris,  
une serpillière comme unique salut  
à l'inondation,  
l'horrible quotidien lorsqu'il pleut  
qu'il y a boue et froidure,  
l'abandon tout au fond de soi,  
dos collé à tôle rouge et humide,  
fesses sur carton, sur planches disjointes,  
la corde et la balle de plomb  
comme ultime dignité, alternative à  
mourir à petit feu,  
pourquoi pas !  
L'embrasement des tripes, au général



faute de redistribution des cartes,  
ceux qui meurent  
ceux qui vivent  
(just the same)  
à petites respirations maudites  
mêlées à la torpeur et quoi !  
On leur demande de renverser le monde  
ça frise l'inconscience !  
Quand Sait Martin  
coupe son manteau,  
l'important n'est pas quelle moitié il donne  
au S.D.F  
mais par son geste signifie  
la pauvreté le dénuement le rien  
le froid  
l'acte immédiat contre le froid.

Il y a ceux qui aiment  
en silence  
de la terre, simple poussière grise,  
sur le visage, toute la peau  
des pieds jusqu'au menton,  
disparaissant sous les grains.  
Ceux qui n'en peuvent plus de se serrer  
l'urgence n'est qu'à cet amour.

D'abord il y a ceux qui vivent  
Rapidement entre deux averses  
Entre cent cinquante ivresses à répétition  
Survivent entre tôles et contre plaqués  
Hâtivement arrangés ensemble  
Ma honte d'être là

( inachevé )

Nicolas

Kurtovitch